

ANDRÉ BEUCLER

Plaisirs de mémoire

De Saint-Pétersbourg
à Saint-Germain-des-Prés
Tome 2

souvenirs

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1982.*

André Gide
et le sphinx des Tuileries

J'ai vu Gide pour la première fois de dos, en 1924. Il était à son piano dans une sorte de hall, ou de bibliothèque, qui servait aussi de salon, une pièce encombrée, vaste et sombre, un peu humide, vaguement théâtrale, en son incroyable maison de la Villa Montmorency, dont il avait commandé et surveillé la construction vingt ans plus tôt. Ma visite lui avait été chaleureusement annoncée par Jacques Copeau, sûr d'avance de l'accueil favorable qui me serait fait par un « immense bonhomme, célèbre partout pour avoir placé la jeunesse au premier rang de toute situation ». Ce sont ses propres mots. Mais j'étais arrivé un peu trop tôt et Gide devait jouer en m'attendant, paisible, appliqué et se tenant très droit devant le clavier. Avait-il entendu que l'on m'introduisait auprès de lui ? Je ne réussissais pas à le supposer, car rien ne semblait avoir changé dans son attitude. De mon côté, par respect et peut-être par saisissement, je m'interdisais la moindre manifestation, et Gide continuait de jouer avec aisance et calme, d'une manière intime, pour lui-même, comme s'il eût écrit, ou parlé, ou simplement réfléchi, mais comme je n'avais encore jamais entendu jouer en aucun lieu. J'assistais ainsi à une brillante petite tranche de la vie d'André Gide, qui prenait forme de cérémonie privée, dans laquelle il était à la fois créateur et observateur, acteur et spectateur, comme dans presque toutes les entreprises de sa carrière : virtuose et auditeur, amateur

des agencements les plus divers et amateur d'âmes dans le même personnage. Son toucher était délicat, léger, intuitif, puis brusquement appuyé ou vigoureux, et me communiquait en un message élégant mais discret les idées qu'il devait éprouver en traduisant à son tour et selon son désir ce que le compositeur avait voulu exprimer à l'origine. Il ajoutait aux phrases musicales quelque chose d'accessoire mais d'essentiel, à quoi l'on n'avait pas songé, ce quelque chose d'exact et de persuasif que l'on trouve dans sa prose, et dont le rendu me comblait de satisfactions courtoises en même temps que d'une volupté que j'éprouvais pour la première fois. Ma mère avait été pianiste, moi-même j'avais pris des leçons pendant plusieurs années, je n'étais donc pas en terre inconnue. Le sentiment me vint que la silhouette de Gide, le piano, ma sensibilité tendue et l'immobilité autour de nous, formions un ensemble : nous étions les personnages ou les détails d'un tableau, dans lequel je n'en finissais pas de me complaire. Il me semblait être entré chez Gide plus loin que d'autres et déjà le connaître en certains de ses refuges. Il jouait une des nombreuses pièces pour piano d'Albeniz, dont il parle de façon si heureuse et juste dans son journal : « J'étudie à la fois trois ou quatre morceaux d'Albeniz et n'étudie plus que cela ; les difficultés y sont de nature si particulière qu'il y faut d'abord une sorte d'acclimatation générale avant de se prendre à chacune d'elle en détail. Je n'ai du reste rien maîtrisé qu'en l'apprenant du même coup par cœur, et l'étrangeté de ces harmonies semble un défi à la mémoire. J'ai pourtant déjà réussi à m'en mettre quelques pages dans la tête. Puissent-elles y demeurer. »

Et moi j'avais la chance d'assister à cette analyse, à ce travail, à cette séance de volonté, de conquête et d'art. Ces instants avaient tant de séduction imprévue que je n'eus pas à me promettre de ne jamais les oublier : ils prenaient déjà leur place dans les souvenirs que je pressentais. Enfin, le morceau terminé, après quelques secondes d'un silence intégral dans lequel se diluait son ultime résonance, Gide se retourna et se

leva sans marquer le moindre étonnement ; il savait donc que quelqu'un était là, derrière lui, qui écoutait : la façon dont il me regarda me suffit pour le comprendre. Puis il vint à moi, souple et souriant, la main tendue, les yeux bien intentionnés. Il était plutôt grand, assez alerte, peu impressionnant mais présent de toute sa personne, de tout son regard, et comme involontairement important, voire insigne, sans rien révéler cependant de supérieur, sauf peut-être dans l'expressivité de son visage où quelque chose de dominateur et de charmant accaparait l'attention. Il était vêtu de façon correcte, sans élégance ni négligence, ou plutôt élégant avec un peu de laisser-aller et d'indifférence, mais comme à l'image de sa demeure, qui n'était ni somptueuse ni modeste, ni ordonnée ni en désordre, mais faisait songer à la fois au luxe et à l'incurie. Tout en le regardant, je cherchais vaguement des yeux la cape fameuse et le chapeau à larges bords, qui étaient un peu son uniforme, naguère propagé par la photographie et la caricature, mais je n'apercevais ici et là que livres, journaux et valises ; en même temps, j'étais fort désolé de ne pas trouver de mots heureux pour lui faire part d'une émotion qui ne touchait pas encore à sa fin, mais il m'arrêta d'un geste éloquent et je compris aussitôt qu'il attendait de moi autre chose que des mots d'admiration pour son jeu, ou pour Albeniz. Par exemple de savoir exactement qui j'étais et pour quelles raisons Jacques Copeau, le grand ami de toujours, m'avait si chaudement recommandé. D'autre part il était très occupé et ne me cacha pas qu'il désirait connaître assez vite l'objet de ma visite car il ne pouvait me garder chez lui que très peu de temps. Tout cela précisé avec gentillesse et bonne humeur, en utilisant d'une façon très personnelle, connue de tous, les labiales et les dentales. Aucun mot qui n'eût son allure, sa signification stricte ou sa couleur. Il parlait « le Gide officiel » disait souvent de lui Paul Claudel.

L'objet de ma visite ? Il n'était pas très précis dans mon esprit, et je le lui fis connaître en bredouillant de manière assez ridicule, car j'étais au fond de moi encore captif des

prolongements du rythme espagnol. A un moment, j'arrivai quand même à murmurer correctement.

- Eh bien, maître, il s'agit de la littérature actuelle, de la vôtre en particulier. De votre place plutôt, et de votre rôle.

- Une interview, un portrait critique, une chronique ? En premier lieu, cessez, je vous prie, de m'appeler maître.

Je cessai et continuai, un peu rasséréiné :

- Mon rêve serait de publier une entrevue avec vous. Et de pouvoir, entre autres choses, raconter l'histoire du faux premier numéro de la *Nouvelle Revue Française* et celle du second, du vrai premier.

- Diable ! Cela fait beaucoup de choses, beaucoup trop de choses. Je ne m'attendais pas à cela et vais y réfléchir. En général je refuse¹ de participer personnellement à quelque texte ou étude me concernant. Que l'on écrive sur moi ce que l'on veut, je ne puis m'y opposer. D'ailleurs, on ne s'en prive pas, vous devez le savoir, mais je ne tiens pas à collaborer, ou à alimenter, si vous préférez. Laissez-moi le temps d'examiner cette question, je tâcherai de vous faire connaître ma réponse dans quelque temps. Il y a des risques, je ne vous le cache pas, dans cette entreprise, et il faut prendre ses précautions, non pas vis-à-vis de vous, naturellement, vous me comprenez.

Sans me donner le temps de le remercier, ou même celui de conclure sans attendre qu'il n'acceptera pas ce que je me permets de lui proposer, sans me donner congé non plus, Gide continue sur un ton très bienveillant :

- A mon tour de vous interroger, si j'ose dire, car quelque chose m'intrigue dans votre démarche. Qui donc vous a parlé

1. Quelques années plus tard, en 1931, André Gide notait dans son journal : « ... je ne puis me pardonner cette unique interview avec Lang (dans les *Annales*) à laquelle j'eus l'imprudente faiblesse de me prêter il y a deux ans. A présent, Grasset, pour lancer le dernier livre de Duvernois, en ressort quelques phrases auxquelles il fait une publicité éhontée. Impossible de protester contre cet abus. Je n'ai que des ennemis dans la presse, et les journalistes trouveraient le moyen de tourner cette protestation en désaveu de paroles que je ne puis nier d'avoir dites. »

de ce premier numéro de la *N.R.F.*, paru en 1909 ? Vous deviez être bien jeune.

- C'est M. Jacques Copeau.

- Ah ! Oui. Ah ! très bien. Je vois, je comprends. Mais vous le connaissez donc suffisamment pour aborder avec lui de tels sujets ?

- Je le rencontre presque chaque semaine, soit dans le bureau de M. Gaston Gallimard, soit chez Valentine Tessier et naturellement au Vieux-Colombier. J'ai même déjeuné avec lui chez Mme Lemarié et j'ai voyagé un jour avec lui et M. Albert Thibaudet dans le même train, jusqu'à Dijon.

- Je vois de mieux en mieux, s'écria Gide en souriant. C'est le milieu même de la revue. On peut presque dire que vous « en êtes ». Pour aujourd'hui cependant...

Il s'arrête sur ce mot et je le vois soudain changer ; il me semble avoir devant moi un autre Gide que celui qui m'a reçu il y a un quart d'heure à peine. Son teint est grisâtre, son masque de Mongol plus accusé ; le regard n'est plus tout à fait le même entre les paupières qui se sont rapprochées : c'est le regard à la fois perçant et perdu d'un homme qui se demande s'il ne fait pas fausse route, tout en étant vaguement séduit par le paysage. Je le juge à la fois un peu agacé par ce que j'ai dit et curieux de savoir ce que je puis encore lui apprendre ; impatient de me voir partir et satisfait de constater que je suis encore là ; sur le point de me répondre et bien résolu à ne rien me révéler ; flatté de deviner que je suis peut-être au courant de certaines choses qui le touchent de très près, qui ont contribué à sa gloire, mais plutôt mécontent d'envisager qu'il pourrait être amené à me donner des précisions susceptibles d'être exploitées ; outré par ce qu'une certaine presse imprime sur les mœurs de l'homme et les complaisances de l'écrivain, mais en même temps reconforté par le sentiment de sa valeur et surtout de son honnêteté ; avide de tout savoir, même ce qui frise le cancan, l'écho venimeux, mais feignant de ne s'intéresser à rien dans cet ordre d'idées ; entièrement équipé des plus hautes qualités morales mais torturé par les

défauts, la méfiance et le doute qui sans cesse les harcèlent ; sollicité par le monde extérieur ou le non-moi, mais toujours pressé de se blottir dans les grands fonds de sa vie agitée ; tout rempli d'élans et de refus, d'avances et de reculades dans le même instant ; emballé mais retenu ; penseur et rêveur, créateur et critique ; d'une volonté à toute épreuve, d'une intelligence souveraine qui fonctionne sans répit, mais suivie comme par une ombre d'une inquiétude jamais en perte de vitesse ; l'orgueil bien au chaud, bien caché et de bon aloi, l'irritation toujours possible ; ouvert à tout et n'apercevant que lui-même quelle que soit la position prise ; sincère sans la moindre défaillance mais déjà sur le chemin de la sincérité suivante qui fait connaître son impatience. C'est l'écrivain le plus clair, le plus direct de l'époque, mais aussi le plus mystérieux, le plus ambigu comme on a pris l'habitude de le considérer. Et nous restons là, silencieux, comme si nous n'avions plus rien à nous communiquer, comme si notre for intérieur était en suspens. Par la fenêtre ouverte on entend venir quasiment à notre rencontre le chant des oiseaux, les cris de Paris et l'énorme murmure de la ville. Une indéfinissable perplexité s'est installée entre nous et je pense que nous sommes en train de nous la renvoyer, comme une balle. Cela ne dure qu'un clin d'œil ou deux, mais c'est interminable. J'entends en moi ce que Cocteau aime à répéter chaque fois qu'il en a l'occasion : « Gide est le personnage gidien par excellence, c'est même le plus gidien de son œuvre. Il s'est fait lui-même, avec une méthode disons militaire et se tient pour assuré d'obtenir de lui-même, à volonté, le meilleur, de triompher de tout glissement vers le mal avec une rigueur qui me donne généralement en sa présence un frisson d'admiration et d'anxiété. Peut-on être Gide à ce point-là ? »

Je ne puis oublier non plus ce que me disait Jean Paulhan, car, avant de me présenter Villa Montmorency, je n'avais pas manqué d'interroger ceux qui connaissaient le mieux et voyaient le plus souvent l'auteur de *L'Immoraliste*. En dehors

de cette région de Paris qui devenait insensiblement le « milieu Saint-Germain-des-Prés », en dehors de quelques lettrés discrets, de quelques lecteurs inconditionnels mais dont les opinions n'étaient pas propagées, de quelques libraires aussi, mystérieusement mis en état d'alerte, le grand public ne connaissait que très peu, en 1924, André Gide. On peut écrire qu'il n'avait pas encore surgi. Mais pour ceux qui le lisaient et le relisaient, qui recherchaient les éditions rares de ses premiers livres, pour tout un petit monde insoupçonné de fervents, Gide, cette année-là, auteur de vingt-cinq ouvrages en vingt-sept ans de carrière, fondateur d'une revue qui avait conquis les intellectualistes et les snobs, attaqué par maint critique mais en même temps nommé membre étranger de la *Royal Society of Literature* britannique, Gide était considéré comme le contemporain capital, selon André Rouveyre et bien d'autres, et Paulhan d'ajouter : « Il est tout ensemble frémissant et impassible, imprégné d'intelligence, d'idées, de bonté et d'incertitude, d'une sensibilité fulgurante qui, devant un visage, le renseigne séance tenante sur les sentiments qu'il éprouvera toujours à son contact. C'est le seul point sur lequel sa sincérité ne varie pas. Il aime, il supporte du premier coup, ou bien il n'aime pas et ne supportera jamais. Il a essayé d'apprécier la fantaisie supérieure et sublime qu'est pour lui le surréalisme, mais sans enthousiasme, puis avec une indifférence polie. Il n'admet pas la mystification, encore moins le dogmatisme, mais il accueille volontiers les anecdotes, les historiettes, les faits divers, les potins et fréquente Fargue ou Cocteau, j'en suis sûr, uniquement, dirai-je, pour information. Il est agacé par les contrepèteries et métathèses du premier : la récrivraie n'est pas proque, par exemple, ou le Canif de Bagdad. Une fois suffit, dit-il. Il est désorienté par les assertions du second, généralement controuvées, précise-t-il. C'est avant tout, vous le verrez immédiatement, un être foncièrement naturel. »

Je demeurai longtemps indécis avant de demander à Paulhan :

- A votre avis, ferai-je bonne impression sur lui ?
 - Je n'en sais rien, car il ne vous connaît pas.
 - Mais quand il me connaîtra ?
 - Je ne suis pas sûr que vous deveniez un de ses préférés.
- Gide, en gros, ramène tout à la littérature, à l'étude, à la méditation et ne conçoit finalement qu'une chose : écrire livre après livre. Ce que vous ne ferez jamais.
- Au fond, selon vous, je ne suis pas assez sérieux ?
 - Si, vous l'êtes, mais vous ne le serez jamais pour Gide. Il apprendra que vous passez vos nuits tantôt avec Fargue, tantôt avec Kessel, et il ne supporte pas les noctambules. Il n'aime pas qu'on aille régulièrement aux courses et qu'on fréquente plus volontiers le bar du *Bœuf sur le toit* que la librairie d'Adrienne Monnier.
 - Comment le saura-t-il ?
 - Parce qu'il finit toujours par tout savoir.
 - Et si je lui disais exactement qui je suis ?
 - Attendez quelque temps. Vous ne vous connaissez pas vous-même encore complètement ; du moins je le suppose. Ce n'est pas si simple, croyez-moi.
 - Il y a quand même certains points dont je suis sûr, et sûr également qu'ils ne varieront pas.
 - N'ayez pas cette assurance, vous pourriez être déçu. Mais puisque vous allez voir Gide prochainement, je vous conseille de relire un certain nombre de ses livres avant de vous mettre en route, non pour lui en citer des passages, il trouverait cela un peu gros, mais pour vous mettre dans un certain état de conformité. C'est une pure suggestion. Comprenez-vous ce que je veux dire ?
 - Que ce n'est pas si commode de s'entretenir avec lui.
 - C'est assez vrai. Mais nous pourrions tenter une courte expérience. Supposez que je sois Gide. Vous, vous êtes vous et vous avez envie d'être, disons apprécié, distingué par l'auteur de *Paludes...* contemporain capital, répétons-le, c'est le moment. Vous y êtes ?
 - Je vous écoute.

- Bon. Vous êtes reçu, vous entrez. Gide vous accueille. Que lui dites-vous après les banalités préliminaires, qu'il ne néglige pas, car il est très poli.

- Je n'en sais trop rien, mais essayons ceci : je déclare que, comme Fargue dont je suis devenu l'inséparable compagnon en quelques minutes, je me considère avant tout, par-dessus tout, comme un indépendant doublé d'un insouciant. De façon absolue et appliquée. Aucun maître à penser, aucun directeur d'esprit, aucun vérificateur de conscience, pas de chef d'école ni de file. Aucune servilité non plus. Nous sommes seuls, ma sensibilité et moi. Seuls acteurs et seuls juges. De plus nous avons besoin de longues heures de paresse, ou de flânerie, ou encore d'immobilité dans les cafés, les gares, les musées, les squares, les halls d'hôtel ou simplement dans les rues pour lesquelles on a eu le coup de foudre. C'est une solitude en fête permanente.

- Mais la paresse, c'est vide, c'est un gouffre.

- A première vue peut-être, et encore cela n'est pas certain. Pas pour la sagesse chinoise non plus. De toute façon, en ce qui me touche, cette paresse bien entretenue est très sollicitée par les observations que je fais sur la vie et les gens, et que je retiens.

- Mais alors, s'écrie Paulhan, vous travaillez, ce n'est pas de la fainéantise pure.

- Sans doute, mais je travaille sans effort et pour donner un sens particulier à l'expression fameuse : le temps travaille pour moi. Avec moi. Et tout ce qu'il propose est fabuleux. Bien sûr, à l'issue de cet exercice qui n'en est pas un, je n'ai rien à proposer. Mais ma mémoire s'enrichit, une certaine acuité se perfectionne. Des richesses s'accumulent à mon insu. En résumé, ne rien faire, n'être attendu nulle part, laisser aller la rêverie au fil de l'eau, observer, se confondre à la durée, aux heures, ne lever le petit doigt que si l'on est en danger et constater que l'esprit ne perd rien de ce qui survient, de ce qui se déroule, de ce qui se prépare ou de ce qui s'abolit.

- Et malgré cela, qui représente quand même une certaine activité, je le dis sans rire, vous n'avez aucune ambition ?

- Oh ! que si. Je les ai même toutes et c'est cette synthèse qui a dû faire de moi ce que je suis.

- Ce que vous croyez que vous êtes, c'est loin d'être la même chose. Vous l'apprendrez peut-être un jour à vos dépens. Mais dans le cas présent, je pense que vous pouvez vous présenter honorablement chez Gide. Il comprendra très vite que vous avez lu au moins *Les Nourritures terrestres*. Votre disponibilité absolue a des chances de lui plaire. C'est un peu son fort. Allez en paix.

En bonne conscience, je trouvais que ce que j'avais déclaré à Paulhan dans son bureau de la *N.R.F.* était un peu puéril, un peu trop gratuit. Je risquais de passer pour un fumiste et pourtant j'étais sur le point de me lancer carrément dans les confidences, mais Gide m'avait devancé.

- Copeau me dit dans le mot de recommandation qui vous concerne, qu'un roman de vous paraîtra chez Gallimard l'an prochain, est-ce votre premier livre ?

Sur ma réponse affirmative, il poursuivit :

- Avez-vous écrit autre chose ?

- Des portraits : Barrès, Bourget, Anatole France, Bergson, et (cherchant à profiter de l'occasion qui m'était ainsi offerte, je me hâtai d'ajouter) : je suis venu vous voir avec l'intention d'écrire un André Gide.

Il me regarda longuement. J'eus presque la certitude qu'il se demandait ce qu'il venait faire à la suite de ces gens-là dont on ne parlait plus qu'au passé. Mais c'est une autre idée qui lui vint.

- Dans quelle revue avez-vous publié ces textes ?

- Je n'ai pu les placer nulle part. Personne n'en a voulu ; on les a partout refusés sans les lire.

- Cela ne m'étonne pas, murmura Gide, soudain tout rêveur. Barrès, Bourget, France, c'est trop tard ou trop tôt. On écrit partout qu'ils ont été remplacés, c'est le mot d'un

échetier, par Proust, Valéry et ... Gide¹ je veux bien ; je n'en suis pas sûr, en tout cas je n'en tire aucun orgueil. Barrès, du temps que vous appreniez à lire, j'ai beaucoup aimé cela, et le *culte du moi* a mis en état d'alerte bien des sensibilités encore confuses. Il a connu de son vivant une gloire solide, mais ses théories sont déjà oubliées et son style commence à évoquer une sorte de mise en scène. Bourget, lui, est mis au pillage par des débrouillards ; ses sujets sont excellents, il suffit de les transplanter dans un milieu social à la bonne franquette et on obtient de nouveaux romans. Quant à France il n'est plus, à mon avis, l'écrivain considérable qu'il était il y a encore cinq ans. Son ironie fait date ; je ne vois plus en son œuvre que de l'érudition amusante. Il est évident qu'on ne pouvait vous accueillir à bras ouverts. C'est un peu le faux premier numéro de la *N.R.F.* ! dit-il en éclatant de rire. Et vous voilà obligé de débiter pour la seconde fois, c'est la raison pour laquelle vous êtes venu chez moi. De vous-même ou conseillé ?

- De moi-même et conseillé également. Approuvé, remis sur le bon chemin.

- Puis-je vous demander par qui ?

- Ils sont nombreux : Thibaudet, Fernand Fleuret, Paulhan, mais surtout Maurice Darantière, qui réunit très souvent de jeunes amis chez lui, à Dijon, pour leur lire à haute voix, avec émotion, du Gide. Tout devient alors autour de lui bruisant et comme voluptueux. Il lit très bien. Sa voix ajoute à votre prose une suavité qui nous enveloppe ; des paysages se propo-

1. « On eut ce spectacle curieux de 3 écrivains déjà âgés, nés autour de 1870, qui tous 3 avaient débuté, vers la 20^e année, par des œuvres où ils étaient déjà presque tout entiers, qui ensuite s'étaient conservés dans l'ombre des chapelles, et qui, au moment de la grande guerre, parurent ensemble, d'un même mouvement, dans la grande nef, où ils sont encore, et où nous mesurons, ces derniers jours, leur place devant le catafalque de Barrès. Ce sont Gide, Proust et Valéry. Il faudra bien un jour les traiter en équipe, avec ce parallélisme de départ, de carrière et d'arrivée, qui ne peut être un hasard, et qui a sans doute sa racine dans certain rythme de durée littéraire propre au dernier quart de siècle... » (Albert Thibaudet.)

sent insensiblement dans l'espace et disparaissent ; des tentations nous appellent à une autre conception de la vie. Nous nous découvrons un peu plus sensibles, un peu plus raffinés, plus heureux, vaguement supérieurs et nantis de secrets. Puis Darantière referme le livre qu'il a choisi et nous regarde avec tendresse. Il n'a pas besoin d'être applaudi. Nous sommes conquis, nous appartenons à la même délicatesse de pensée, au même appétit de vivre. Et je suis chaque fois impatient de me lancer dans l'aventure du style.

- Nanti de secrets ? demande Gide d'une voix très amicale où je sens vibrer une certaine satisfaction. Quels secrets ?

- Eh ! bien, ceux de la joie...

- Ceux de la joie, répète Gide (et je l'entends encore) ceux de la joie. Tel est l'effet de ma prose, ou peut-être de la voix de Darantière. Je le connais très bien, et je pourrais vous citer les passages des *Nourritures* qu'il préfère à d'autres. Il me les a lus ici, lui-même, il n'y a pas très longtemps.

- Il s'agit bien des *Nourritures*, dis-je avec plus d'assurance, car je me voyais avancer dans mon projet.

- Et c'est donc, demande Gide, sous l'influence de ces lectures chez Darantière que l'idée vous est venue d'imaginer un Gide ? Mais j'ai écrit bien d'autres ouvrages !

- Je suis en train de les lire, mais j'en connaissais déjà un certain nombre.

- Et comment voyez-vous ce portrait ?

Ici, Gide redevient subitement soucieux et semble n'attendre aucune réponse à la question qu'il vient de poser. J'écrirais volontiers qu'il s'est interrogé lui-même et qu'il s'est également répondu, comme il le fera dix ans plus tard dans son *Journal* : « Je me persuadais volontiers, quand j'étais jeune, que je ne connaîtrais jamais de mon vivant aucune gloire, que l'on ne me découvrirait que plus tard, que mes vrais lecteurs n'étaient pas encore nés ; par contre, je gardais la certitude de la valeur de mes écrits. Je conserve cette confiance, ce peu de désir du succès immédiat ; et le bruit que certains font autour de mon nom ne fait guère que me gêner. Je n'ai jamais

jalosé le succès d'un Anatole France, d'un Barrès ; la gloire posthume de Baudelaire, de Keats, de Nietzsche, de Leopardi, c'est celle-là que je voulais, la seule qui me paraissait vraiment belle et digne d'envie. Il y a un malentendu dans toute acclamation populaire (au moins tant que le peuple continuera d'être ce qu'il est encore), quelque chose de frelaté, de quoi je ne veux point me satisfaire. Evidemment je souffre de l'injustice de certaines accusations. Mais seraient-elles méritées, j'en souffrirais bien d'avantage. »

Est-ce bien à de telles choses qu'il songeait devant moi ? Je risquai une phrase, pour voir :

- Albert Thibaudet, très apprécié et très écouté, depuis toujours, nous parlait déjà de vous, il y a longtemps, et tentait d'orienter vers la littérature de haute qualité ceux chez qui il distinguait des dispositions.

Gide ne m'a pas entendu. Il est encore en lui-même. Mais je continue à pérorer, comme pour remplir un vide où je risquerais de m'engloutir :

- Ecrire sur Gide, pour un débutant, disais-je, c'est d'abord expliquer au profane qu'il est peut-être le seul grand auteur que l'on sente au premier choc, à la fois supérieur par l'intelligence et honnête foncièrement. C'est le plus abordable et le plus humain ; c'est celui qui est le plus près de vous. L'idée ne vient à personne de démentir ce qu'il écrit et qui se propose sans détours, de façon vivante, avec une modestie de grande valeur, diabolique peut-être, mais exacte par l'émotion qu'elle provoque. Gide répond à tout lecteur qui l'interroge et reste avec lui sur le plan d'une banalité pathétique qui n'est pas sans grâces. Il se crée ainsi entre le lecteur et lui des rapports tantôt de haute inquiétude tantôt de véritable camaraderie. C'est-à-dire que l'on est satisfait de constater que sa propre inquiétude, sans doute mieux exprimée par Gide, demeure malgré tout plausible et d'origine non hypocrite. Contrairement à tant d'écrivains raffinés ou commerciaux, mais aussi vite oubliés que lus, Gide n'est pas lointain ni distant, et encore moins *cher maître*. Il est proche, et pour ainsi dire avec nous,

sous la lampe, à cette heure où, nous sentant en contradiction avec la vie, avec ceux qui nous entourent, avec notre nature, sous nos yeux, troublés par une complexité qui ne se laisse pas oublier, nous cherchons un signe de compréhension dans la lecture, un peu de lumière rassurante et surtout un peu de bon sens « avec génie » comme disait Stendhal. Gide nous aide toujours dans l'effort qu'il faut faire pour comprendre l'abîme qui sépare l'opinion de la méditation, les structures sociales du comportement naturel qui nous est cher. Il entretrait dans notre chambre au moment où nous le lisons, que nous n'en serions pas étonnés. Au contraire.

J'aurais aimé trouver les mots et l'aplomb de dire tout cela à Gide, qui vient de lever les yeux sur moi et me regarde avec bonté, comme s'il voulait atténuer l'impatience où il me voit, attendant sa réponse. Je suis prêt à lui citer maintes phrases de son œuvre, de *Paludes* par exemple, ce texte mystérieux et joyeux, si clair et si riche, dont Edmond Jaloux disait qu'on avait presque toujours, dans sa jeunesse, l'impression de l'avoir écrit ou de l'avoir rêvé.

Et Gide ne répond toujours rien. Aimable d'aspect, bien qu'un peu ténébreux, il me semble perdu dans des réflexions sans fin, ou peut-être des réticences qui cherchent à s'exprimer. Il a devant lui un jeune homme qui lui parle de *Paludes*, qui semble l'avoir lu, ainsi que d'autres œuvres. Mais que sait-il exactement de leur auteur ? Et qu'en pense-t-il sincèrement ? J'en suis à me demander si ce sont bien là les questions qui le préoccupent, ou si, comme cela lui est arrivé tant de fois, il « cherche son fil directeur à travers l'écheveau embrouillé de ce qu'on a voulu qu'il fût et de ce qu'il veut être » comme dira plus tard en un raccourci saisissant, Robert Mallet dans sa préface - un chef d'œuvre - à la *Correspondance André Gide-Paul Valéry*. Quelques secondes passent encore entre nous, rapides, légères, mais presque insoutenables pour moi, et enfin Gide me dit d'une voix forte, bien timbrée :

- Nous reparlerons de tout cela un autre jour, si vous voulez bien. Pardonnez-moi, mais il est urgent pour moi de

ANDRÉ BEUCLER

Plaisirs de mémoire

Gide au piano, Valéry faisant des calembours, Malraux voulant fréter un avion pour aller trouver Staline et le persuader du danger allemand, à la veille de la guerre... Voilà quelques-unes des nouvelles images que nous livre Beucler. On y retrouve le charme, l'humour, l'insolite qu'offraient déjà les chapitres de son précédent volume de souvenirs, *De Saint-Pétersbourg à Saint-Germain-des-Prés*.

Témoin incomparable, mais acteur aussi, Beucler essaie d'organiser l'attelage de deux célèbres noctambules parisiens, Léon-Paul Fargue et Joseph Kessel. Mais leurs nuits de Paris ne sont pas les mêmes, et, malgré le talent de Beucler pour faire naître des amitiés, cette fois l'entreprise échoue, non sans mélancolie de part et d'autre.

Beucler nous parle aussi d'Emmanuel Berl, de Marie Laurencin, de Dunoyer de Segonzac, de Van Dongen, des célébrités qui ont posé pour Jacques Thévenet, de sa visite à Clemenceau. Il raconte comment, pendant la guerre, il a rapporté à Bonnard, de Paris au Cannet, pour un milliard de toiles, roulées comme un vulgaire ballot.

On aimerait que tous les témoins aient cette grâce, cette légèreté, ce don de sympathie.

nrf

